

pistes d'action et de réflexion, clôturent l'ouvrage. Si l'Union européenne est un processus inédit dans l'histoire de l'humanité, sa politique de communication doit être tout aussi inédite.

Angeliki Koukoutsaki-Monnier
CHROME, université Paris 13
 akoukoutsaki@yahoo.com

Jacques GERSTLÉ, *La communication politique.*

Paris, A. Colin, coll. Compact Civis, 2004, 297 p.

La parution d'un manuel consacré à la communication politique est une chose suffisamment rare pour susciter quelques lignes, et ceci pour de bonnes raisons. D'abord, le regard parfois un peu hautain qui peut être porté sur ce champ, perçu comme un stigmate de notre post-modernité et de sa réalité superficielle. Ensuite, parce que, parallèlement et sans que ceci pose problème, d'autres champs de la science politique ont pu utiliser sans vergogne et sans la reconnaissance normale d'un dû, des concepts nés avec la communication politique – par exemple l'agenda – qui sont désormais considérés comme centraux. Également parce que, dans une actualité où l'approche cognitive est l'une des plus débattues en sciences sociales, la communication politique et sa trajectoire intellectuelle depuis les années 70, les affres de l'exportation des théories américaines dans un contexte européen, éclairent cette question. Enfin parce que, loin d'être une question purement actuelle, la communication politique fait resurgir un aspect ancestral et trop souvent oublié de la politique : la spécificité de son rapport au temps.

En partie, le grand mérite de ce livre est lié au fait que son auteur investit depuis au moins vingt ans dans ce domaine et que le moment était venu de faire un état des lieux. Ainsi, très classiquement et sans survaloriser l'autonomie de l'objet et ses difficultés, Jacques Gerstlé va cheminer en deux temps. Il balisera conceptuellement le champ, son « domaine de définition » et le kaléidoscope des approches possi-

bles. Puis, il traitera de la communication en exercice, en pratique, à partir des positions de pouvoir.

La première partie possède un indéniable atout : elle permet de comprendre le caractère parfois éclaté des recherches en communication politique et de synthétiser des axiomatiques, parfois non explicites, qui conduisent à l'insatisfaction du lecteur. Ainsi l'auteur construit-il son objet en mettant au jour trois couches de difficultés : son positionnement ambigu par rapport à des objets proches comme la publicisation, la politisation ou la polarisation ; les dimensions pragmatique, symbolique et structurelle du processus, et les quatre approches possibles, empruntant au comportementalisme, au structuro-fonctionnalisme, à l'interactionnisme et à la dialogique. Jusqu'ici, alors qu'on pouvait pénétrer dans les travaux scientifiques de communication politique avec parfois un sentiment de fouillis, cette remise en synthèse rassemble ce qui semblait épars et procure une « boussole » bien salvatrice. Décrire de façon précise la modernité d'un espace public dont la structure et les jeux d'interaction sont fortement liés à l'accroissement d'une information mise à disposition en quantité et en permanence, par ailleurs, l'émergence et le développement considérable de moyens de productions d'information sur l'opinion (sondages) et de techniques de diffusion du message politique, participent d'un effet miréel, mi-imaginé (redouté ?) de rationalisation de la politique elle-même, telle qu'elle se donne à voir et telle qu'elle se construit. Là encore, la mise en avant modeste, mais efficace, de ce *patchwork* contribue au moins à comprendre les problèmes réels posés et les préventions implicites de certaines recherches. D'ailleurs, ce chapitre 2 apparaît comme un dessin en négatif des représentations héritées de l'activité politique qui peuvent se heurter ; à l'aide de points de vues sociologiques par trop classiques, à la réalité perpétuellement mouvante des pratiques et des structures politiques, dont la communication, finalement, ne fait que rendre compte ! Le chapitre 3, quant à lui, aborde aussi la question centrale : ce que

fait la communication. Si le propre du discours politique est d'être performatif et si cette qualité est communément reconnue comme devant lui appartenir en propre, la fonction persuasive des médias fait l'objet de nombreux travaux et surtout de nombreuses controverses scientifiques qui habillent souvent un *a priori* « allergique ». Là encore, loin de rentrer dans cette chausse-trappe, il est loisible à l'auteur de traiter la question à partir de matériaux désormais canoniques dans la littérature américaine et qu'il a largement contribué à insérer dans le débat scientifique français. À partir d'une définition serrée et confrontée à l'observation sociologique, des effets d'agenda, de cadrage et d'amorçage, il montre ce que le tournant cognitiviste apporte du point de vue des mécanismes de l'émission, de la réception et surtout des filtres complexes qui se posent entre les deux instances. Un long cheminement de recherches nous sépare bien de la « seringue hypodermique », et l'étude de la communication politique – qui doit beaucoup à l'étude des mécanismes de la propagande au lendemain de la Seconde Guerre mondiale –, s'est sophistiquée, stabilisée et complexifiée.

D'une certaine façon, la deuxième partie pourrait être lue comme l'analyse de la communication politique en tant qu'une politique publique, dans la phase de quête du pouvoir, puis de son exercice. Bien sûr, dans ces deux aspects, on note les effets d'un agenda historique français particulier : l'avènement de l'élection du président de la République au suffrage universel connexe au développement de la télévision comme média de masse. Jacques Gertslé clôt cette phase par un chapitre 6 consacré à la participation citoyenne, confrontée à la communication et à la participation. Ainsi peut-il relier la question de l'acceptabilité de la légitimité de la parole citoyenne par la politique et la difficile question des représentations de la compétence politique, dans un cadre où société politique et société civile sont disjointes. En outre, on observe comment la question de la communication politique est un enjeu central dans le cadre des mobilisations collectives.

En fermant ce livre, on éprouve un double sentiment : il contribue bien à installer, sans morgue, la communication politique au sein de la science politique ; de surcroît, il pointe et stimule les différentes traditions de recherche comme autant d'aventures intellectuelles heuristiques. Il n'en demeure pas moins que cet « entre-deux » – entre culture et technique – qui caractérise ce champ, nécessiterait un univers de réception intellectuel plus courageux et moins stratégique.

Jean-Philippe Roy
CÉDP, université de Tours
jp.roy37@wanadoo.fr

Michael HARDT, Antonio NEGRI, *Multitude. Guerre et démocratie à l'âge de l'Empire*, trad. de l'anglais (États-Unis) par N. Guilhot.
Paris, Éd. La Découverte, 2004, 407 p.

Multitude est la suite attendue d'*Empire* (Paris, Éd. Exils, 2000), l'un des ouvrages les plus emblématiques de la raison politique altermondialiste. Michael Hardt et Antonio Negri l'ont notamment écrit en réponse aux critiques – parfois vives – qui avaient été formulées à l'encontre de leur *opus* et, plus globalement, contre la pensée « néo-zapatiste ». *Pensum* philosophique pleinement assumé, ce livre a pour objectif de donner plus d'épaisseur à la notion-clé de « multitude » présentée dans leur précédent livre. Pour les auteurs, la multitude se présente avant tout comme un projet politique en devenir « qui n'exprime pas seulement le désir d'un monde d'égalité et de liberté, [qui] ne revendique pas seulement une société démocratique globale, ouverte, [mais qui] se donne [également] les moyens de réaliser ce désir » (p. 5). Précisément, l'objet de *Multitude* est de dégager les bases conceptuelles de ce nouveau projet démocratique, d'en analyser les fondements ontologiques, sociaux et politiques.

En premier lieu, Michael Hardt et Antonio Negri expliquent que le principal obstacle à la mise en place d'une démocratie mondiale est l'état de guerre global, caractéristique de la période et de la forme du nouvel ordre politique (l'Empire) et correspondant à une phase inédite d'accumulation du capital.